



La Gâtine dans la tourmente

Scénario - mise en scène :

Jean-François MINIOT (Arcup)

(les textes en poitevin sont transcrits suivant la graphie qu'utilisait l'Arcup au moment de leur écriture)

Création :
Comité des Fêtes d'Amailloux
Juin 1993

Arcup - 17 allée du Midi - 79140 CERIZAY - Tél : 05 49 80 02 51 (répondeur)

Courriel : arcup.asso@wanadoo.fr

Site Internet : <http://arcup.pagesperso-orange.fr/>

Blog Guillannu : <http://guillannu.blogspot.fr/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/asso.arcup>

PROLOGUE

SCÈNE 1

Noir - Musique- Ambiance "irréelle".

(C'est la nuit : éclairage torches ou lanternes + appoint projos)- Arrivée d'un groupe d'enfants et jeunes adolescents dans un lieu isolé.

UNE PETITE - J'ai peur !

UNE GRANDE - Chuttt !

UNE GRANDE - Voilà, c'est là !

UN PETIT - Je vois rien !

UNE GRANDE - Evidemment, ils ont bouché le trou...

LA PETITE PEUREUSE - J'veux m'en aller ! *(il sanglote)*

UNE GRANDE - Ça suffit maintenant ! T'as voulu venir, tu reste avec nous !

UNE PETITE - Alors, où il est le trou ?

UNE GRANDE - On t'a dit qu'ils l'avaient bouché ! C'était au pied de l'arbre, là-bas ! C'est là que ça s'est passé.

UNE PETITE - Raconte !

UNE AUTRE - Oh oui, raconte ! Oh, s'il te plait !

UNE GRANDE - C'était il y a très très très longtemps. Il y avait dans le pays à ce moment-là une vieille femme un peu folle. Elle habitait à l'écart du bourg, à la lisière des bois, dans une espèce de cabane de planches.

On savait pas trop de quoi elle vivait. Elle faisait peur à tout le monde : on disait qu'elle était à moitié sorcière. Pour se défendre, elle avait un grand bâton ferré qu'elle levait, comme ça, si quelqu'un cherchait à l'embêter. Elle s'était mis une drôle d'idée dans la tête : elle voulait trouver de l'or.

UNE PETITE - De l'or ?

UNE GRANDE - Oui, de l'or. Elle disait : "Y'a d'l'or, là sous nos pieds ! Une montagne d'or ! Je finirai bien par la trouver !" Le gens se moquaient d'elle... mais pas trop fort : on sait jamais !

UNE GRANDE - Et puis voilà qu'un jour, elle arrive toute essoufflée à La Roche.

UNE GRANDE - À ce moment là, le château de La Roche appartenait à Jean Coloigne, chevalier du seigneur de Chausseray.

UNE GRANDE - La vieille sorcière va trouver des paysans qui travaillaient sur une ferme du château. Elle était toute énervée et comme la vieille n'avait plus de dents, ils avaient un mal fou à comprendre ce qu'elle essayait de leur dire !

UNE GRANDE - Enfin ils ont fini par y arriver. Elle prétendait avoir découvert de l'or. Un grand tas d'or enfoui dans le sol, là, tout près du château ! Au début, les paysans y croyaient pas trop, mais elle avait l'air si sûr d'elle...

UNE GRANDE - Alors ils sont allés chercher des cierges bénis à l'église du bourg, et ils ont attendu le soir.

(en second plan, scène muette avec figurants : la vieille conduisant les paysans sur les lieux du trésor)

À la nuit tombée, ils ont suivi la sorcière équipés d'outils pour creuser le sol. Arrivés à l'endroit indiqué, ils ont commencé à fouiller, éclairés par les cierges bénis.

UNE GRANDE - Tout-à-coup, de tous les points de l'horizon arrivent des milliers de mouches. Ils sont envahis par les mouches qui viennent se brûler à la flamme des cierges.

UNE GRANDE - Les paysans sont terrorisés. Ils veulent interrompre leur besogne et s'enfuir au plus vite. Mais la sorcière leur dit : "C'est rien ! Juste les âmes errantes qui viennent s'épurer au feu sacré pour monter au Paradis !" Les paysans tombent alors à genoux et commencent une prière. Après avoir longtemps prié, ils reprennent leur travail.

UNE GRANDE - Ils finissent par ouvrir une sorte de petite grotte. Mais au moment où ils s'apprêtent à y pénétrer, il en sort une chèvre blanche, tête baissée, cornes en avant, qui se met à décrire des cercles autour d'eux en bondissant furieusement.

UNE GRANDE - Les paysans s'enfuient, morts de peur. Quant à la sorcière, personne ne l'a jamais revue vivante. Mais personne non plus n'a jamais retrouvé son corps mort.

UNE GRANDE - Pendant des années, personne n'a plus remis les pieds dans le coin. Et puis on a fini par reboucher le trou.

LA PETITE PEUREUSE - J'ai peur, je veux rentrer.

UNE AUTRE PETITE - Moi aussi.

UNE AUTRE PETITE - Ramenez-nous chez nous !

(Amusement des grands).

UNE GRANDE - Ah, quelle bande de peureux ! Ecoutez comme c'est calme ici !

UNE GRANDE - Il n'y a vraiment rien à craindre !

UNE GRANDE - Tout ça, c'est des histoires pour effrayer les drôles. Ah, regardez-les : ça marche à tous les coups !

(Personne n'a entendu venir le conteur, sorte de vagabond sans âge. Il s'approche du petit groupe et entre dans la lumière.)

CONTEUR 1 - Pardon mes enfants... *(Sursaut de l'ensemble du groupe)* nous nous sommes égarés dans la forêt. Pouvez-vous nous indiquer la direction du bourg d'Amailloux ?

UN GRAND - C'est... C'est par là !

SCENE 2

CONTEUR 1 *(au public)* - Nous sommes de tous temps, de tous lieux. On nous appelle "les hommes qui passent".

CONTEUR 2 - Combien d'années durant avons-nous parcouru le monde ? Aujourd'hui nous l'ignorons ; comme nous avons perdu tout souvenir de notre point de départ. Tant de chose se sont passées depuis. Au tout début de notre errance, nous allions pieds nus. Aujourd'hui nous sommes mieux chaussés.

CONTEUR 1 - Il le faut : nos jambes sous devenues si lourdes ! L'immortalité, hélas ! n'est pas l'éternelle jeunesse, et il nous arrive souvent de rêver qu'un jour nous puissions enfin, nous aussi, nous endormir pour toujours. Mais au matin nous nous réveillons et nous reprenons la route.

CONTEUR 2 - Et nous assistons sans fin, spectateurs impuissants et résignés, aux bonheurs et aux drames de l'espèce humaine.

(Musique. Les conteurs se rapprochent de l'écran diapos. Le noir se fait sur eux tandis qu'apparaît sur l'écran la 1^{ère} diapo.)

TEXTE SUR BANDE

CONTEUR 1 - Amailloux. Bien souvent nos pas nous ont conduits en ces lieux.

La première fois, c'était il y a plus de 15 siècles. Le bourg, bien sûr n'existait pas encore, mais la campagne était déjà peuplée. Des villas, tout au long du ruisseau de la Raconnière pratiquaient l'élevage de bovins. De petits barrages avaient même été édifiés, qui retenaient l'eau pour la saison sèche.

CONTEUR 2 - Nous ne sommes revenus à Amailloux qu'un bon millier d'années plus tard, au XI^{ème} siècle. Ce fut pour y découvrir l'église d'un prieuré-cure dépendant de l'abbaye d'Airvault. Cette église ! Enfin, plutôt celle qui la précédait car l'église actuelle n'a été édifiée qu'une centaine d'années plus tard grâce à un financement des seigneurs du lieu, les De Chausseraye. Et encore a-t-elle subi de nombreuses transformations depuis cette époque : le mur sud, l'intérieur, le clocher carré restauré au XVII^{ème}, enfin les voûtes en 1866. Ces transformations, nous les avons vécues, car depuis le 11^{ème}, il ne s'est pas passé un siècle sans que nous ne revenions à Amailloux.

CONTEUR 1 - Nous avons vu s'édifier le château de Villebouin en lisière de forêt et celui de La Roche-Maupertuis au 12^{ème} siècle, la maison forte de Fougerit au 13^{ème}, la forteresse militaire de Tennesue construite par les seigneurs de Parthenay au 14^{ème}, et la maison forte du Haut bourg par le duc de la Meilleraye, fait maréchal sous Louis XIII.

CONTEUR 2 - Nous étions là en 1385 lorsqu'Amaury de Liniers, châtelain d'Amailloux eut à lutter contre des bandes anglo-saxonnes. Son château fut assiégé, pris et brûlé. Fait prisonnier, lui-même ne fut libéré qu'au prix d'une très forte rançon.

CONTEUR 1 - Nous étions là en 1419 lorsque l'armée du dauphin Charles, futur Charles VII vint attaquer en son château de Tennesue Guillaume de la Court, l'un des principaux opposant à l'autorité royale. Ordre fut donné le 14 juin de réunir le plus grand nombre possible de pionniers, maçons, charpentiers, manœuvres, munis de leurs outils, avec des charrettes attelées et de les amener le plus promptement possible devant la forteresse pour la réduire, démolir, et remettre dans l'obéissance du roi. Les défenseurs résistèrent jusqu'au 31 août.

CONTEUR 1 - Le 23 août 1572, nous étions à Fougerit pour assister au mariage du huguenot François de Sainte-Maure. Il y avait là de nombreux seigneurs poitevins de la religion réformée qui avaient préféré venir à ce mariage plutôt que d'assister, à Paris à celui d'Henri de Navarre célébré le même jour. Grand bien leur prit : le lendemain à Paris les protestants furent massacrés, c'était la Saint-Barthélémy.

CONTEUR 2 - En 1587, c'est à Fourchelimier qu'il nous fut donné, bien malgré nous, d'assister à l'assassinat de la châtelaine et de dix autres personnes par des voleurs qu'un domestique avait introduit dans la maison.

CONTEUR 1 - Et le peuple me direz vous ? À Amailloux comme ailleurs, le bas peuple, lui, aime la paix. Il fut toujours la première victime des périodes troublées, du haut moyen-âge aux guerres de religion, en passant par celle qui devait durer cent ans. Les paysans furent des siècles durant, ici comme ailleurs, à la merci des seigneurs, des guerres, des maladies, des famines, des intempéries.

CONTEUR 2 - Au milieu du 18^{ème} siècle, la paroisse d'Amailloux compte 950 habitants, paysans pour la plupart. Ils ont à souffrir des épidémies qui provoquent la mort de nombreux enfants ou adultes avant 40 ans, et d'une sous-alimentation chroniques due aux mauvaises récoltes.

CONTEUR 1 - L'hiver 1740 est marqué par d'importantes gelées, et ce pendant 7 mois.

CONTEUR 2 - En 1743, à cause des pluies, pas de récolte de foin !

CONTEUR 1 - En 1749, nouvelles gelées touchant le blé et l'avoine.

CONTEUR 2 - En 1779, de nouveau la pluie : le bourg d'Amailloux est inondé !

CONTEUR 1 - En 1785, c'est la sécheresse cette fois, avec 7 mois sans pluie, qui compromet les foins.

CONTEUR 2 - Et voilà déjà que s'annoncent d'autres orages : nous sommes en 1788.
C'est l'automne.

La musique se poursuit en shuntant à l'arrivée des enfants.

SEQUENCE 1

SCÈNE 3

(Arrivée d'un groupe d'une dizaine de filles assez jeunes (7 ou 8 ans) encadrées par quatre filles plus vieilles : Rose, Cécile, Geneviève et Clémence.

Elles forment une ronde et dansent en chantant :

LES FILLES -

Pour faire un voyage dans nos terres
C'est plus difficile qu'on en croit
Les chemins sont tout de travers
Il faut traverser de grands bois
Mad'moiselle entrez dans la danse
Et faites-y bien votre choix
Et vous embrasserez trois branches
Ou bien vous n'en sortirez pas

(Pendant la danse est arrivé un jeune garçon d'une dizaine d'années, Clément, visiblement très triste qui s'est installé à part, et grave un bâton avec son canif.)

UNE PETITE - On fait un jeu de main ?

ROSE - Vous êtes d'accord ?

LES AUTRES FILLES - Oui.

ROSE - Alors mettez-vous par deux ! *(Elle les met par deux).*

LES FILLES -

Marie Madeleine leine leine
Va-t-à la fontaine taine taine
Y puiser de l'eau l'eau l'eau
Dans son petit seau seau seau
Le roi la regarde garde garde
Et lui dit tout bas bas bas
Marie Madeleine leine leine
Tu n'en auras pas pas pas
C'est pour le marchand chand chand
Qui prend votre argent gent gent
C'est pour le marquis quis quis
Qui prend tous vos louis louis louis
Pour le régisseur seur seur

Qui n'a pas de cœur cœur cœur
Et c'est pour le roi roi roi
Qui a tous les droits droits droits.

UNE PETITE - Tous ensemble maintenant !

(Elles reforment la ronde et recommencent collectivement le jeu de mains. Pendant ce temps, un groupe d'une dizaine de garçons de tous âges arrive sans bruit pour surprendre les filles.)

LES GARÇONS - Au chat !

(Sursaut de surprise des filles. Les petites se mettent à pleurer.)

BÉRANGÈRE - Ah c'est malin !

CÉCILE - Vous êtes contents de vous ? Vous avez fait peur aux petites, espèce d'ânes !

CLÉMENCE *(consolant une petite)* - Pleure pas ! C'est seulement ces idiots de garçons !

GENEVIÈVE *(au plus grand des garçons)* - Dis donc, Bastien, tu devrais pas être en train de garder les bêtes, toi ?

BASTIEN - Les bêtes, elles se garderont bien toutes seules ! C'est pas les palisses qui manquent pour les empêcher de sortir du pré !

GENEVIÈVE - Il n'empêche que si ton père savait ça, tu tâterais de son bâton...

BASTIEN - Oui... Bon... Tiens ta langue, sinon tu auras affaire à moi !

GENEVIÈVE - Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

BASTIEN - Qu'est ce que tu veux ? Ma toupie ? Mon chalumeau ?

GENEVIÈVE *(après concertation avec ses copines)* - Un baiser !

(Rires des autres)

BASTIEN *(aux garçons qui rient)* - Ça suffit, vous-autres ! *(Il embrasse Geneviève sur la joue).*
Bon, maintenant venez vous-autres !

CLÉMENCE - Où est-ce que vous allez, comme ça ?

BASTIEN *(encore furieux)* - C'est des histoires de gars, ça regarde pas les filles !

FIRMIN - On va dénicher les pies...

EUGÈNE - Et puis les geais...

GRÉGOIRE - Et puis les groles !

(Rose, après avoir chuchoté quelque chose aux petites, les entraîne dans une autre direction.)

FIRMIN - Et vous, où est-ce que vous allez ?

ROSE *(En partant)* - C'est des histoires de filles, ça regarde pas les gars !

(Rose, Geneviève et les petites sortent de scène. Bastien a entraîné les garçons hors de scène dans une direction opposée. Restent Clémence, Cécile, Firmin, Eugène et Grégoire qui se sont attardés, et Clément qui est dans son coin, toujours aussi triste.)

FIRMIN - Eh, les gars, regardez ! C'est Clément !

CÉCILE - Eh bien, Clément, qu'est-ce qui t'arrive ? Ça va pas ?

CLÉMENT - Laissez-moi tranquille !

CLÉMENCE - Allez, raconte. Peut-être qu'on peut t'aider...

CLÉMENT - Non, vous ne pouvez rien y faire ! (*après une hésitation*) À la Toussaint je vais devoir me gager, voilà.

EUGÈNE - Te gager ? Mais... Ton père est métayer, Il pourrait bien te garder avec lui ?

CLÉMENT - Non justement : on va quitter la métairie. Depuis trois ans, à cause de la sécheresse de 85, on a des dettes. Avec neuf bouches à nourrir, ma mère malade depuis la naissance de son dernier, on n'arrive plus à payer et le maître nous chasse. Alors mon père va devoir se vendre comme journalier, et moi je devrai chercher du travail du côté de Bressuire. Voilà une semaine qu'on n'a plus de fricot à mettre sur notre pain. On a tué notre dernière poule pour donner du bouillon à ma mère pendant ses fièvres, et les vaches sont trop maigres pour être vendues...

CÉCILE - Tiens, Clément : des noisettes. Je les ai ramassées tout à l'heure. Je te les donne.

CLÉMENT - Merci, Cécile. Tu es gentille.

GRÉGOIRE - Il faut que je vous raconte quelque chose. Hier soir, le régisseur est venu voir mon père. Ils ont parlé longtemps : le régisseur voulait qu'on cultive une racine nouvelle dont lui avait parlé un ami médecin à Chatillon. Il disait que cette racine était très nourrissante, qu'elle avait bon goût, et qu'à elle seule elle pouvait préserver tout le pays de la famine, et pour toujours !

FIRMIN - Peuh ! C'est de la rave de Parmentier qu'il voulait parler ! Une belle cochonnerie !

GRÉGOIRE - Oui, c'est ce que mon père a répondu au régisseur...

FIRMIN - Il a bien fait ! C'est la racine du diable ! Le fruit de Satan !

CLÉMENCE - Il paraît que la fleur est empoisonnée.

EUGÈNE - On dit qu'après la récolte, on ne peut plus rien cultiver dans le champ où elle a poussé !

ROSE (*Revenant en courant*) - Clément ! Clément ! Viens vite ! Tes vaches ont agrandi un trou dans la haie et se sont échappées !

(*Clément part en courant*)

GENEVIÈVE - Attends, on va t'aider !

(*Ils le suivent*). **Transition musicale.**

SCÈNE 4

LE CONTEUR 1 - Hélas oui, la méfiance et les rumeurs malveillantes vont retarder la plantation du tubercule de monsieur Parmentier. La pomme de terre, que le docteur Bouteiller, médecin à Châtillon, avait pourtant introduite en Gâtine dès 1753, ne commencera à être cultivée à Amailloux qu'en 1796.

Mais nous n'en sommes pas là.

À l'automne 1788, quelques nouvelles arrivent de Versailles, avec retard, mais pour l'instant elles n'ont qu'un très faible écho sur les gens du peuple. Mais voilà qu'un matin de février 1789...

Ce matin-là, se tenait à Amailloux un marché important...

SCÈNE 5

(Musique de cornemuse - scène collective de marché : étals de marchands ambulants rapidement installés (volailles, tissus, mercerie, livres...), artisans au travail (sabotier, maréchal, charron, tonnelier...) - attractions diverses : artistes ambulants (acrobates...) - badauds (paysans, gens plus aisés, le curé, le maire, François Chalon, Jean Ruault,...) - enfants qui galopent - autre groupe d'enfants plus jeunes qui dansent la ronde avec une adulte.

Tout à coup, Un homme, plutôt bien mis, arrive en courant et en criant. "Ecoutez ! Ecoutez !" Il grimpe sur un promontoire).

HÉRAUD – Ecoutez, mes amis ! Ecoutez grande nouvelle !

Louis FRADIN - Et bien, nous t'écoutons, parle !

HÉRAUD - Voilà. J'arrive de Parthenay où je travaille depuis un an comme ouvrier maçon. Hier au soir déjà, j'avais entendu la nouvelle, pourtant je croyais à une méchante blague. Mais ce matin dès l'aube toute la ville ne parlait que de ça ! Alors je me suis dit : "C'est donc bien vrai ! Mon petit Paul, c'est marché à Amailloux, faut que tu y files sans tarder, pour prévenir ceux de là-bas, ils (ne) sont sûrement pas au courant à l'heure qu'il est !" Alors, me voilà !

Louis FRADIN - Eh bien quoi ? Finiras-tu par la dire, cette "grande nouvelle" qui t'as valu trois bonnes lieues à pieds ?

HÉRAUD - C'est à cause du roi...

(clameurs diverses de la foule, plutôt du style "qu'est-ce qu'on en a à faire du roi ?")

GATARD, sabotier - Qu'est-ce qu'il a encore fait le roi ? Il a encore décidé un nouvel impôt ?
(réprobation franche de la foule).

HÉRAUD - Pas du tout ! Au contraire !

TOUS - Au contraire ?

Louis FRADIN - Vas tu en finir, oui ? Silence vous-autres, laissez-le parler !

HÉRAUD - Le bon roi Louis a décidé de réunir les Etats généraux. Et il nous demande de désigner nos représentants. Et de rédiger des cahiers de doléance ! *(peu de réactions des présents.)*
Ça veut dire que le roi demande l'avis de son peuple. Nous allons pouvoir lui faire connaître tout ce qui de va pas au royaume de France. Chaque paroisse devra noter toutes ses doléances, et élire ceux qui les porteront à l'assemblée du tiers-état de Niort. *(réactions des présents).*

François CHALON *(montant à son tour sur le "promontoire")* - Le roi nous demande notre avis ?
Eh bien on va lui donner, pas vrai ? *("oui" des autres)*

Le roi doit savoir quelle misère nous endurons, nous autres... Il faut tout dire, surtout (ne) rien oublier...

(Nouveau brouhaha).

Attendez ! Attendez ! Il faut quelqu'un qui écrive !

Jean RUAULT - Monsieur Chalon ! Je suis Jean Ruault, moi je peux écrire !

François CHALON - Eh bien monte, Jean. Et vous autres allez-y, parlez !

(silence soudain, hésitation). N'ayez pas peur, c'est le roi lui-même qui vous le demande !

UNE FEMME - Puisque les hommes se taisent, mouè, i vais parler ! I sé veuve, avec quatre petits drôles. Pertant, i sé obligée de travailler per entretenir les routes. Durant tio temps, les maîtres, entre-eux, le restont chez eux !

UN HOMME - Elle a raison ! Plus de corvée pour les veuves et les malheureux. Et que les nobles eux aussi mettent la main à la pâte !

UN HOMME PLUS AISÉ - Il faut que la nation soit consultée pour chaque augmentation d'impôts, que le roi écoute les représentants de la nation et tienne compte de leur avis. Que tout citoyen ait accès aux charges civiles et militaires en raison de son seul mérite !

UN HOMME - Il n'y a pas de raisons que nous-autres, soyons les seuls à héberger les soldats. Que la noblesse et le clergé soient eux aussi tenus de loger les gens de guerre.

L'HOMME PLUS AISÉ - Que l'on supprime les lettres de cachet, qu'on ne puisse être emprisonné qu'en vertu des lois du royaume.

UNE FEMME - O nous faut un régent, pour faire l'école aux drôles. Pis que les pus pauvres ègiont rin à payer !

UN AUTRE - Il faut supprimer les doits de péage !

UN AUTRE - I velons dos diligences, dos voitures publiques !

UN AUTRE - I payons trop d'impôts ! La taille, la capitation, le vingtième...

UN AUTRE - Il ne faut plus qu'un seul impôt. Et que tout le monde paye selon sa fortune, sans distinction ni privilège !

TOUS - Moins d'impôts ! Moins d'impôts !

JEAN RUAULT - Une minute ! Vous parlez trop vite, je n'arrive pas à écrire !

François CHALON - Mes amis ! Mes amis ! Je propose... *(plus fort)* Je propose que la paroisse se réunisse en assemblée dimanche prochain, après la grand'messe, afin de rédiger ses doléances et élire ses représentants. D'ici là, que chaque chef de famille réfléchisse à ce qu'il souhaite voir inscrit au cahier de la paroisse d'Amailloux !

UN HOMME - C'est tout réfléchi ! O faut supprimer les impôts, vider les prisons, pis donner à manger aux malheureux ! Ecris ça, Jean Ruault !

LOUIS FRADIN - Non, François Chalon a raison ! Nous en reparlerons dimanche ! Il faut garder la tête froide, attendre l'annonce officielle ! Une chose est sûre, mes amis : le vent est bon !
(Approbation d'une partie de la foule).

(Rondes improvisée d'enfants.)

(Une femme intervient. Surprise puis changement d'atmosphère.)

FEMME INQUIÈTE - Ma parole, v'êtez tertous devenus fous ! Ah, tu trouves que le vent est bon, toi Louis Fradin ? Un vent de noire galerie, oui ! Qui qu'o veut dire, tous tiés simagrés ? Qui qu'ol amènera tout tio chamboulement ? Mouè i vas vous o dire : rin que dos misères ! Ah, i o sentais venir ! I o sentais venir !

QUELQU'UN - Qui que tu veux dire ? Qu'êt-o que tu sentais venir ?

FEMME INQUIÈTE - T'as donc pas vu les signes ?

TOUS - Les signes ?

FEMME INQUIÈTE - Oui, do couté de Maisontiers, ol en a qu'avont vu dos orages pas ordinaires. Des éloises en forme de dails, ou bé en forme de croix ! Vous les avez pas vus, les signes ? Dos buffées de vent qui tordions les pennes de genêt comme de la filasse, pis qu'emportiont la poussière dos chemins jusque dans les nuages ! Pis les loups, hein ? Est-o pas un signe, ça ? I ai vu dire qu'ol a ine drollère dans les bois dos Chatelliers qui dresse les loups per les envoyer tuer le bétail. I ai vu dire qu'à Villebouin, les nêts de pllène lune, ol vint ine grouse bête, ine bête abominablle qui pisse do sang ! Et pis l'hiver que i avons : un gel à pierre fendre comme o s'était jamais vu, est-o pas un signe, ça ? La vérité, ol est qu'avec tous tiés signes o vindra rin de bon ! Vous verrez ! O vindra rin de bon ! *(Inquiétude qui gagne peu à peu tout le groupe).*

(Musique inquiétante (2mn). Noir progressif : rangement rapide, à vue, de l'espace scénique. Le conteur qui assistait à l'ensemble de la scène s'avance vers le public.)

SÉQUENCE 2

SCÈNE 6

LE CONTEUR 2 - Le dimanche suivant, après la messe, les habitants de la paroisse d'Amailloux désignaient François Chalon et Jean Ruault pour les représenter à l'assemblée du tiers-état à Niort.

(scène muette : le départ des deux représentants, J Ruault et F. Chalon.)

LE CONTEUR 2 - Le prieur curé Jean-Claude Tuzelet, lui, se fit représenter à l'assemblée du clergé à Poitiers par le curé de Saint-Germain-de-Longue-Chaume. Il y eut l'ouverture des Etats Généraux à Versailles. Il y eut la proclamation de l'Assemblée Constituante le 9 juillet. Il y eut la prise de la Bastille. Le vent était-il bon ? En Gâtine, les rumeurs allaient bon train.

SCÈNE 7

(Plusieurs hommes sont occupés à faire une meule de paille avec râdeaux et fourches. Survient Héraud, ouvrier maçon à Parthenay, qui se dirige en courant en direction de l'église.)

UN DES HOMMES - Alors, Héraud, toujours aussi pressé !

HÉRAUD - Je viens donner l'alarme ! Il faut sonner le tocsin !

UN DES HOMMES *(incrédule)* - Le tocsin ? qu'est-ce qui se passe donc ?

HÉRAUD - Hier au soir, sur les sept heures, plusieurs billets sont arrivés à Parthenay, prévenant qu'une troupe de 5 à 6 000 hommes vient de dévaster les villes de Clisson et Cholet, et qu'elle menace Bressuire et Thouars. Il y aurait des châteaux incendiés, et des dizaines de morts. Les habitants de Parthenay ont été réunis, on a rassemblé tout ce qui pouvait servir d'armes, et la

milice bourgeoise s'est postée aux entrées de la ville. Des groupes armés sont partis au-devant des nouvelles. Des hommes ont été envoyés pour prévenir chaque syndic de paroisse du danger qui nous guette.

UN DES HOMMES - Pas de temps à perdre ! Suis-moi. Et vous autres, prévenez tous les hommes valides. Qu'ils s'arment et nous rejoignent au plus vite sur le parvis de l'église !

(L'homme qui a parlé et Héraud se dirigent en courant vers l'église, les autres se hâtent dans une autre direction.)

SCÈNE 8

LE CONTEUR - Les bruits étaient sans fondements, mais l'inquiétude régnait. Chacun se demandait ce que cachaient les événements de Paris.

(Musique. Apparaît dans la lumière une scène d'intérieur (veillée).

Quelques hommes et femmes sont présents : travaux (filage, fabrication de paniers) et discussion.).

1^{ère} FEMME - Moi, vous m'empêcherez pas de dire qu'o peut rin nous amener de bon ! O m'a encore été dit l'aut' jour à Parthenay, à la foire : quatre fois ce mois-ci l'alarme a été donnée en ville, sans que personne sache au juste pourquoi ! Do couté de Chiché, les hommes qui vont dans les champs emportent dos fourches ou bé donc dos dails pour se défendre en cas de danger !

2^{ème} FEMME - Allons, Marie. O faut pas te faire do mouvais sang de même ! Moè, i dis qu'ol est pas si mal ! Tè, aregarde donc : les mossieux fesont plus tant les fiers dépis que les habits bleus venont fouiller les châteaux !

1^{ère} FEMME - Est vrai, mais tiés saprés habits bleu s'avont mis en tête de tout chambarder ! Vour que l'alont s'arrêter, hein ? Tu peux m'o dire ? Un jour i apprenons que l'avont partagé la province pis qu'i sons astur dans le "département dos Deux-Sèvres" ; le lendemain Amailloux est plus une paroisse, mais est devenu un "chef-lieu de canton" ! A qui qu'o rime, tout ça ? Tu peux m'o dire ?

2^{ème} FEMME - Qui qu'o peut bé faire pisque nous-autres, les pèsans, i sons pas plus malheureux que d'aut'foé ?

UN HOMME - Dites donc, les femmes : au lieu de vous disputer de même, allez donc nous crire à boère : o fait grand soéf (sâ) !

(Musique. Noir sur la scène de veillée.)

LE CONTEUR 1 - Il y eut cette loi de juillet 90 décidant la constitution civile du clergé. Et en novembre de la même année, l'exigence faite aux prêtres de prêter serment à la constitution. Quelques-uns estimèrent qu'ils ne pouvaient que se soumettre à l'autorité légitime, les plus nombreux refusèrent. Ils durent alors s'exiler ou se cacher dans des familles amies, errant de ferme en ferme pour dépister les soldats de la révolution, les habits bleus. Le 27 mai 1792, l'Assemblée législative vota une loi d'exil contre les prêtres rebelles au serment. Le roi opposa son veto. L'assemblée passa outre et fit pourchasser les prêtres réfractaires.

SCÈNE 9

(Deux groupes d'enfants se rencontrent. L'un comprend entre autres Jean-Baptiste, Étienne et Charles, l'autre Florent et Désiré.)

JEAN-BAPTISTE - Florent ! Désiré ! Où allez-vous comme ça ?

FLORENT - Mon père m'envoie chez le juge de paix. Les autres m'accompagnent.

JEAN-BAPTISTE - Chez le juge de paix ? Toi ? Et tu crois qu'il va te recevoir ?

FLORENT - Il faudra bien : j'ai des papiers importants à lui remettre.

JEAN BAPTISTE - On peut t'accompagner ? J'ai jamais mis les pieds dans la maison d'un juge. Ça doit valoir le coup d'œil !

FLORENT (*gêné*) - C'est que... je ne sais pas trop.

CHARLES - Allez, quoi ! On va pas le manger, ton juge !

JEAN-BAPTISTE - Et c'est quoi, ces papiers ?

FLORENT - C'est au sujet du presbytère de Maisontiers que mon père vient d'acheter.

CHARLES - Ton père a acheté un presbytère ? C'est donc qu'il veut se faire curé ?

DÉSIRÉ - C'est un bien national. Il a été vendu et son père l'a acheté.

JEAN-BAPTISTE - Un bien national ? Encore une invention de ces diables de parisiens !

FLORENT - Ce qui appartenait à l'église est désormais à la nation. Tout le monde peut acheter !

CHARLES - Tout le monde peut acheter ? Achète donc, toi, petit bordier avec ta pauvre petite pochette à deniers !

JEAN-BAPTISTE - Et oui, mon pauvre Charles, tout ça n'est pas pour nous. Tout ça n'est pas pour les pauvres petits paysans. C'est pour les marchands, c'est pour les bourgeois de Parthenay ou d'ailleurs.

CHARLES - Et s'il n'y avait que ça ! Il y a aussi les impôts qui augmentent, et là, comme dit mon père, là on n'est pas oubliés, nous les paysans !

FLORENT - C'est vrai, mais les nobles non plus ne sont pas oubliés. Finis les privilèges !

CHARLES - Oui mais vous-autres, les excités, vous ne savez pas vous arrêter ! Vous avez fait bouquer les nobles, passe ! Ceux des châteaux ne sont plus si fiers. Aujourd'hui, les gourmands des villes ont faim, passe ! C'est bien leur tour ! Mais on dirait que vous avez le diable au corps ! Rien ne vous arrête : un jour il faut partager la province, le lendemain organiser les paroisses, voter pour ci, voter pour ça... Et comme dit mon père : "Une fois de plus, c'est les gros qui attrapent les bonnes places !" Avec toutes vos inventions, ça n'est jamais fini !

JEAN-BAPTISTE - Voilà maintenant que les curés doivent prêter serment ! Prêter serment à qui ? Au diable ?

DÉSIRÉ - À la nation ! Et tout ceux qui refuseront : allez, en prison ! Et tous ceux qui les cacheront ou les protégeront : allez, en prison !

JEAN-BAPTISTE - Et bien qu'ils y viennent, les habits bleus ! Et ils trouveront à qui parler ! C'est ce qu'on dit partout dans le pays ! Et on en profitera pour régler leur compte à tous les damnés patriotes, les petits comme les grands !

FLORENT - Essaye !

JEAN-BAPTISTE - Chiche !

(Bagarre interrompue par l'arrivée de la mère d'Étienne. Désiré, Florent et leurs amis s'en vont rapidement, nargués par l'autre camp.)

FLORENT - On se retrouvera !

CHARLES - Quand tu veux !

SCÈNE 10

LA MÈRE - Étienne ! Étienne !

ÉTIENNE - Je suis là ! Qu'est-ce qui se passe ?

LA MÈRE - Un journalier qui travaillait sur une butte, près de la Guillère a vu une troupe de soldats bleus qui venaient par ici. C'est sûrement pour Monsieur le curé. Il faut le cacher, et vite ! Alors écoute-moi bien : tu vas le conduire à Villebouin, au château. Si les habits bleus vont le chercher jusque là-bas, il pourra toujours se réfugier dans les bois ! Il faudra passer à travers champs pour ne pas faire de mauvaise rencontre !

ÉTIENNE - D'accord ! Tous ces prés, je les connais comme ma poche !

LA MÈRE *(au curé qui est caché)* - Venez, monsieur le curé, Il n'y a personne. Etienne va vous accompagner à Villebouin en évitant les chemins trop passagers. *(le curé sort de sa cachette)*.

ÉTIENNE - Avec moi, vous pouvez être tranquille, Monsieur le curé, je connais toutes les musses pour passer les palisses !

LE CURÉ - Je te remercie, Marie, et toi aussi mon petit Étienne. Mais je ne peux pas partir comme ça, je ne peux tout de même pas abandonner mon église !

LA MÈRE - Ah ça, monsieur le curé... Vous préférez être pris et envoyé en déportation comme tant d'autres qui ont refusé de prêter serment ?

LE CURÉ - Si c'est la volonté de Dieu...

LA MÈRE - Là, pour sûr, vous abandonneriez votre église, et vos ouailles avec ! Croyez-moi, à Villebouin, vous serez en sûreté et nous vous ferons prévenir dès que le danger sera passé.

LE CURÉ - Bon. Puisqu'il le faut. Laissez-moi tout de même emporter de quoi célébrer la messe...

LA MÈRE - Fuyez vite, par pitié ! Ils vont arriver d'un moment à l'autre ! Étienne vous portera plus tard tout ce dont vous aurez besoin.

LE CURÉ - C'est vous qui avez raison. C'est une nouvelle épreuve que Dieu nous envoie. Merci Marie.

(Etienne et le curé s'enfuient. Puis arrivent par un autre accès une troupe de soldats accompagnant un prêtre jureur.)

SCÈNE 11

LE CHEF DU GROUPE - Holà, femme ! N'y aura-t-il donc personne dans ce bourg pour accueillir votre nouveau curé ? Hé, femme, c'est à toi que je parle ! *(Deux soldats se précipitent et s'empare de la mère d'Etienne qui tentait de leur fausser compagnie. Elle fait des gestes signifiant "je suis sourde et muette").*

Une sourde-muette. Bon, laissez-la partir. Et vous autres, dénichiez-moi sur le champ les autorités de cette commune, et rassemblez les habitants !

(Les soldats se dispersent et reviennent avec les habitants : hommes, femmes et enfants. Le maire Louis Fradin marche en tête.)

LE CHEF DU GROUPE - Bien. Citoyens, citoyennes, voici votre nouveau curé.
(Silence des habitants).

UN SOLDAT *(arrivant avec une vieille femme)* - Citoyen officier, en voilà encore une. La bonne femme refusait de nous suivre !

LA FEMME ÂGÉE - S'il vous plaît, monsieur...

LE CHEF DU GROUPE - Citoyen !

LA FEMME ÂGÉE - S'il vous plaît citoyen, laissez-moi retourner là-bas. Ma fille vient d'accoucher... On a besoin de moi à la maison...

LE CHEF DU GROUPE - Eh bien, curé, on dirait qu'à peine arrivé vous allez devoir vous mettre à l'ouvrage ! Un baptême, heureuse occasion d'inaugurer votre ministère dans cette paroisse !
(à la vieille femme) Eh bien, ! qu'attends-tu, citoyenne, va chercher ton drôle et rejoins-nous à l'église. Quant à vous, vous êtes tous invités au baptême !

LA FEMME ÂGÉE - Excusez, citoyen, mais... c'est notre bon curé qui baptisera mon petit gars, pas le truton. *(approbation des autres)*

LE CHEF DU GROUPE - Quoi ? Quelle audace ! Ton "bon curé", comme tu dis, est un rebelle dangereux, coupable de sermons contre la constitution civile du clergé, de prières publiques pour la conservation de l'ancien ordre des choses et de divers propos tendant à rendre suspects et odieux les corps administratifs. Il propage une morale fanatique, tente d'alarmer les consciences faibles et sème la discorde. Quand il sera pris, car il sera pris, ce sera l'exil pour lui et pour tous ceux qui l'auront assisté dans sa fuite ! Tenez-vous le pour dit : c'est désormais ce citoyen-ci qui officie dans votre église. C'est lui qui va procéder au baptême et vous allez tous y assister, de gré ou de force !

(mouvements d'humeur et cris qui émanent du groupe des villageois et se font de plus en plus assurés, jusqu'à s'en prendre au curé assermenté)

LES HABITANTS -

— I irons pas !

— jamais !

— Plutôt mourir !

— Tes baptêmes valont rin ! Ta messe est un sacrilège ! Ol est monsieur l'curé qu'o-z-a dit !

— Va-t-en au diable, sapré truton, i velons pas d'toi !

— Fiche le camp, suppôt de Satan !

— Jureur, truton, intrus !

(Les enfants se joignent aux voix et se mettent à danser la ronde autour du curé en chantant:)

LES ENFANTS -

D'où venez-vous si crotté }
Monsieur le curé } bis
De la foire et du marché
Julie ô ma Julie
De la foire et du marché
Ma petite Julie.

(Pendant la ronde, les soldats manifestent une vive impatience. Subitement, le chef du groupe explose:)

LE CHEF DU GROUPE *(hors de lui)* - Ça suffit ! Calmez-moi ces vauriens !

(Les soldats s'approchent menaçants de la ronde. Les enfants soudain inquiets vont se

réfugier auprès de leurs parents. Les soldats encerclent alors de nouveau le groupe des villageois) C'est ça, bousculez moi tout ça vous autres, puisqu'ils ne comprennent que ce langage ! Qui est le maire de cette commune ?

LOUIS FRADIN - C'est moi.

LE CHEF DU GROUPE - Ton nom ?

LOUIS FRADIN - Louis Fradin, citoyen.

LE CHEF DU GROUPE - Eh bien, citoyen Fradin, je te considère comme responsable de la sécurité du père-curé ici présent. Tu répondras de sa vie sur la tienne. Et maintenant rentrez tous chez vous ou nous serons contraints de jouer de la baïonnette ! Et toi, citoyen curé, nous te conduisons jusqu'à ton presbytère où nous logerons pour la nuit.

(Dispersion. Noir progressif.)

SCÈNE 12

LE CONTEUR 2 *(qui a assisté à la scène)* - À Amailloux, les choses se sont-elles vraiment passées ainsi ? Sur ce point, j'avoue que la mémoire me fait soudain défaut. Une chose est sûre : en Gâtine comme dans le Bocage, nombreux furent les curés qui quittèrent leurs presbytères pour se cacher dans les bois et les champs de genêts. Mais la plupart des jureurs qu'on avait installés à leur place repartaient bien vite, de crainte des fourches, et les prêtres rebelles restaient les maîtres bien souvent.

LE CONTEUR 1 - Dès lors, un peu partout, il y eut des réunions de nuit. Les nobles y côtoyaient les pauvres gens. Lors de ces rendez-vous secrets, les langues se déliaient et les esprits s'échauffaient. Les patriotes de la région savaient cela et, en cet été 1792, ils pourchassaient les curés plus forts que jamais.

LE CONTEUR 2 - Le 19 août, à Moncoutant, les habitants du canton réunis au chef-lieu pour un recrutement dans la Garde Nationale provoquèrent une émeute. Le lundi, il y eut des rassemblements dans les bourgs environnants. Le mardi, ils étaient 2 000 à La Forêt-sur-Sèvre, armés de fourches, de pioches, de bâtons et de quelques fusils. Le tocsin sonnait et des hommes venaient de tous côtés. Le lendemain près de 8 000 hommes traversaient Cerizay avec à leur tête Baudry d'Asson, un noble de Saint-Marsault et Delouche, ancien maire de Bressuire.

LE CONTEUR 1 - Le 24 août, ils marchaient sur Bressuire. Mais les patriotes avaient reçu des renforts. La bataille des moulins de Cornet fut terrible. Un vrai massacre. Les gardes nationaux emportèrent comme trophée, au bout de leurs baïonnettes, des nez, des oreilles et des lambeaux de chair humaine.

LE CONTEUR 2 - Le Bocage redevint calme pour un temps. La Gâtine, elle, n'avait pas bougé... pas cette fois-ci. À Amailloux, le nouveau juge de paix sollicita tout de même l'envoi de 40 gardes nationaux pour "rétablir l'ordre dans la commune et s'y saisir des "perturbateurs", c'est donc que le calme n'était qu'apparent !

LE CONTEUR 1 - L'hiver fut rude, mais les temps les plus durs étaient encore à venir ! Début mars 93, alors qu'un peu partout commençaient à sortir les bêtes dans les prés de bocage, une nouvelle s'abattit, tel un éclat d'orage.

SÉQUENCE 3

SCÈNE 13

(Trois hommes sont au travail, fendre ou scier du bois par exemple. Ils sont manifestement très énervés.)

HOMME 1 - Trois cent mille hommes ! O leu faut trois cent mille hommes per s'en aller faire la guerre dans leus armées ! Vous vous rendez compte ? Trois cent mille hommes ! Ah les fi's d'putain ! Ah les bêtes damnées !

HOMME 2 - I nous sons pas méfiés... I avons quasiment rin dit... Pis ar'garde donc, asture ! Moé i t'o dis : pire o va pire ol est !

HOMME 3 - Forcément : l'avont copé la tête au roë ! Le creyions quand même pas que les autres roës alliont rin dire pis rin faire, non ?

HOMME 1 - Tu penses ! Les aut' roës, l'allont venir, pis l'allont leu copé les oreilles, à tiés guillotineurs ! O sera vite fait, moé i t'o dis ! Pis o sera que de justice !

HOMME 3 - Crés-ou, les patauds seront pas longtemps les maîtres ! Déjà l'appelont au secours : "La patrie est en danger !" Eh bé le pouvont appeler, i y'irons pas dans leus armées do diable !

HOMME 2 - Trois cent mille hommes ! 5 000 rin que per le département dos Deux-Sèvres ! Tous les célibataires tous les veufs âgés de 18 à 40 ans doivent se faire inscrire sur dos listes que l'disont, ol ara un tirage au sort que le disont... Qui qui fera le tri ? Les bourgeoës patauds bé sûr !

HOMME 3 - Le tour est connu : "En avant les gars dos métairies ! Tout de suite à la frontière !"

HOMME 1 - Eh ben non ! Jamais !

HOMME 3 - Pas de tirage au sort ! Pis que le s'avisiont pas de nous emmener de force, ou la peau de l'échine leur en cuira, ol est moé qui vous o dit ! Si o faut se défendre, ol est là, dans notre contrée qu'i défendrons nos familles, nos cheptels, nos églises pis nos mésins !

HOMME 1 - T'as raisin ! Ol est là qu'i nous battons. Contre les soldats d'Autriche, si l's'amenont, pis contre les habits bleus si le velont nous enrôler de force !

HOMME 2 - Ol a qu'à attendre (épiéter), ol a qu'à pas bouger.

HOMME 1 ET 3 - Oui.

(Noir sur la scène qui vient de se dérouler. Le conteur reprend.)

SCENE 14

TEXTE SUR BANDE + MUSIQUE

CONTEUR 1 – "Il n'y a qu'à attendre, à ne pas bouger..." Bon. Mais beaucoup n'eurent pas cette patience. Un peu partout, les jeunes gens choisissent de se cacher pour éviter l'enrôlement. Dans les Mauges puis en Vendée, ils se regroupent et forment des bandes armées.

CONTEUR 2 - Le gouvernement avait fixé les 11, 12 et 13 mars pour le tirage au sort. Dès le 10, le tocsin sonne dans de nombreuses paroisses. Il sonne dans les Mauges, en pays nantais, il sonne dans le Bocage vendéen et dans le marais... Partout, on prend les armes, et puisqu'il faut des chefs, on va chercher des nobles, ou d'anciens soldats : Le marquis de Bonchamps, Joseph-Louis D'Elbée, Jean-Nicolas Stofflet...

CONTEUR 1 - Et les hostilités commencent : ceux qu'on désigne à Paris désormais sous le nom de "brigands vendéens" sont les maîtres à Clisson...

CONTEUR 2 - Jallais...

CONTEUR 1 - Chemillé...

CONTEUR 2 - Cholet...

CONTEUR 1 - Vihiers, Montaigu...

CONTEUR 2 - Machecoul, Chantonnay, Les Herbiers, La Châtaigneraie...

CONTEUR 1 - Le gouvernement réagit, fait marcher 35 000 hommes vers la Vendée, et lance des proclamations qui promettent l'oubli à ceux qui se soumettraient et qui convient les paysans à trahir leurs chefs.

LE SOLDAT BLEU - Livrez au glaive de la justice nationale les traîtres qui vous ont abusés ou contraints... Au nom de la République française et de la Convention Nationale, nous promettons solennellement paix et amnistie à tous les attroupés qui rentreront sur-le-champ dans leurs foyers et remettront leurs armes. Nous promettons six mille livres de récompense à tous ceux qui livreront les chefs de la révolte.

(Noir sur le soldat)

LE CONTEUR 2 - Jusqu'au début du mois d'avril, malgré l'agitation qui règne en d'autres terrains de bataille, les paysans du Bressuirais et de Gâtine restent chez eux. C'est alors que deux hommes vont entrer en scène :

(Apparition de La Rochejaquelein et Lescure, en promenade)

En ce début d'avril, les voici à Boismé, au château de Clisson.

L'aîné est le châtelain du lieu, Louis-Marie de Lescure, âgé de 28 ans, le plus jeune est son cousin, Henri de La Rochejaquelein ; il a 21 ans. Tous deux sont instruits dans l'art militaire depuis leur plus jeune âge. Tous deux se trouvaient à Paris jusqu'à la prise des Tuileries par les révolutionnaires en août 92. Tous deux ont refusé de partir en exil, préférant se retirer sur leurs terres.

SCÈNE 15

HENRI - Mon bon cousin, je ne sais au juste ce que je dois faire. Faute de volontaires inscrits sur les listes, un tirage au sort aura lieu dimanche à Boismé.

LESCURE - Tu ne vas tout de même pas participer à ce tirage au sort ? Toi qui t'es battu aux Tuileries pour notre défunt Roi, tu ne vas pas maintenant te mettre au service de ses bourreaux ?

HENRI - Crois bien, mon cousin, que ça n'est pas de gaité de cœur. Mais quoi faire d'autre ? Prendre les bois, se cacher comme un voleur ou un pestiféré ? Ce serait trop lâche et je perdrais tout respect de moi-même.

LESCURE - Écoute, le bruit est parvenu jusqu'ici d'une insurrection qui se développe en Anjou, et jusqu'aux portes de ton château de La Durbelière à Saint-Aubin de Baubigné. Chaque jour l'insurrection gagne du terrain. Ecoute mes conseils, Henri : rentre chez toi, réunis tes gens, arme-les et prends leur tête...

HENRI - Je ne puis m'y résoudre... et tu sais que ce n'est pas par lâcheté. Mais je ne sais rien de ce qui se passe là-bas : où en sont les choses ? Quel est l'état d'esprit de la population ?

LESCURE - Ils t'aiment et te respectent, ils te suivront.

HENRI - C'est vrai, mais ai-je le droit de les entraîner dans une guerre dont eux-mêmes n'auraient pas voulu ?

MORIN (*arrivant*) - Monsieur Henri. Je suis Morin, je viens de Saint-Aubin. C'est votre tante qui m'envoie m'enquérir de vous.

HENRI - Tu peux lui dire que je vais bien, qu'elle n'a aucun souci à se faire. Mais toi, dis-moi plutôt : face aux événements, comment réagit-t-on là-bas ? (*Morin est soudain gêné*) Parle, voyons...

MORIN - On dit que vous allez dimanche tirer à la milice. Sauf votre respect, Monsieur Henri... Y consentirez-vous tandis que nos paysans se battent pour ne pas tirer ? Paraissez, et tout le pays, qui vous désire, se rangera sous vos ordres.

HENRI (*après un temps de réflexion*) - Bon. Qu'il en soit ainsi : la nuit prochaine, je chevaucherai vers Saint-Aubin. Fais savoir à tous que je rentre au plus tôt en mon château de la Durbelière, me mettre à la disposition des miens.

LESCURE - Alors, laisse-moi t'accompagner.

HENRI - Non mon cousin. Tu dois rester. Pense à ta femme, à ta petite fille.

(*Noir.*)

SCÈNE 16

CONTEUR 1 - Quelques jours plus tard, Lescure, sa famille et tous les amis qu'il hébergeait sont arrêtés au château de Clisson et assignés à résidence en la ville de Bressuire. Le 13 Avril, La Rochejaquelein gagne sa première bataille aux Aubiers. Puis il prend Cholet, Beaupréau, Vihiers, Argenton-Château. Le 3 Mai, les Vendéens entrent dans Bressuire. Ils y délivrent Lescure qui désormais prendra part au commandement. Le 5, ils emportent la ville de Thouars. Le 11 mai, les insurgés entrent dans Parthenay, le 25 ils enlèvent Fontenay le Comte. Le 10 juin, Saumur tombe à son tour. Mais lors de la bataille, Lescure est gravement blessé au bras et doit regagner le Bocage.

CONTEUR 2 - Jusqu'alors, la population d'Amailloux est divisée. Au nord, l'insurrection gagne, au sud les environs de Parthenay restent favorable aux bleus. Mais le 14 juin, des insurgés attaquent la garnison de Saint-Paul à Parthenay, font une incursion en ville et y commettent de nombreuses exactions. Parmi les assaillants, on reconnaît des volontaires venus d'Amailloux. Dès lors, aux yeux des citoyens, Amailloux a basculé dans le camp des "brigands".

CONTEUR 1 - Quelques jours plus tard, Lescure, toujours convalescent, apprend l'arrivée du général républicain Westermann à Saint-Maixent. Il fait aussitôt sonner le tocsin et bat le rappel autour de Bressuire. Puis il dépêche ses lieutenants à Amailloux afin d'y réunir des volontaires. Enfin il s'y rend lui-même.

SCÈNE 17

(Dans le bourg d'Amailloux, les habitants sont réunis, attendant l'entrée de Lescure).

UN GROUPE D'ENFANTS *(arrivant en courant)* - Le voilà ! Le voilà !

(Arrivée de Lescure à Cheval, suivi de quelques-uns de ses hommes).

TOUS - Vive Lestière ! Vive Lestière !

LESCURE *(descendant de cheval)* - Bonjour, gens d'Amailloux. Dieu vous vienne en aide.
Bonjour Richeteau. Alors où en sommes-nous ?

RICHETEAU - Eh bien voilà : nous disposons pour l'heure de quatre-cents volontaires regroupés par mes soins. Ces hommes ont établi leur campement dans le jardin de la cure. Ils attendent les ordres.

LESCURE - Avec les trois-cents qui m'accompagnent, voilà donc sept-cents gaillards prêts à se battre. Vous n'avez pas rencontré d'opposition particulière ?

RICHETEAU - Non Monsieur. À l'annonce de notre arrivée, les gardes nationaux se sont enfuis !

LESCURE - Fort bien. Quelles sont les munitions dont vous disposez ?

RICHETEAU - Nous avons 22 canons, des fusils, de la poudre. Les paysans qui nous ont rejoints récemment disposent d'armes plus... rudimentaires, mais vous savez, Monsieur, combien une simple faux entre leurs mains peut devenir redoutable !

LESCURE - Et où sont les canons ?

RICHETEAU - Suivant en cela vos ordres, j'ai réquisitionné le Château où les munitions sont entreposées sous bonne garde. Rien à craindre pour l'heure.

LESCURE - Détrompe-toi, mon bon Richeteau. Nous avons tout à craindre. Les soldats bleus de Westermann sont à nos portes. Il va nous falloir tenir ce pays. Nous ne devons attendre aucun secours immédiat de la grande Armée Catholique et Royale, qui s'apprête à assiéger Nantes. Il nous faut agir seuls.

RICHETEAU - Nous tiendrons, Monsieur.

LESCURE - Il va nous falloir reprendre Parthenay. Et cette fois nous devons y rester ! Il faudra y établir un comité provisoire, et rallier à nous les habitants.

RICHETEAU - Voilà qui ne sera pas chose aisée. Les bourgeois patauds, toujours nombreux en ville, ne nous laisseront pas faire... Nous devons agir par contrainte et faire donner le canon.

LESCURE - Je sais, je sais. Mais nous n'avons plus guère le choix.

(S'adressant aux habitants qui ont assisté à la scène :) Gens d'Amailloux, vous ne voulez pas partir vous battre dans les pays du diable ?

TOUS - Non ! À mort les bleus ! À bas la milice !

LESCURE - Alors vous vous battrez chez vous, pour Dieu et pour le Roi !

UN HOMME - Vive le roë !

TOUS - Mort aux patauds !

LESCURE - Demain, nous marcherons sur Parthenay. Nous prendrons la ville, et nous la tiendrons !

UN HOMME - Vive Monsieur de Lestiure !

TOUS - Vive Monsieur de Lestiure ! Mort aux patauds !

LESCURE - J'attends de vous discipline et obéissance. À Parthenay, pas de massacre. Contentez votre colère et ménagez vos munitions. Gardez-en pour recevoir comme il sied le diable bleu Westermann qui ne manquera pas d'arriver !

UN HOMME - A mort Foustermann !

TOUS - À mort Foustermann !

LESCURE - Allons, mes amis ! Dieu nous protège !

(Il se retire. Les femmes remettent aux hommes des provisions dans des sacs. Adieux. Les hommes suivent Lescure. Départ en chantant)

LES HOMMES -

S'en va-t-à la fontaine o gué

Vi-i-ve le Roë

S'en va-t-à la fontaine o gué

Vi-i-ve le Roë

Pour cueillir le cresson

Vive le Roë la Rei-ei-eine

Pour cueillir le cresson

Vive Louis de Bourbon

La fontaine est profonde o gué

Vi-i-ve le roë

La fontaine est profonde o gué

Vi-i-ve le roë

Son pied coulit au fond

Vive le Roë la Rei-ei-ei-ne

Son pied coulit au fond

Vive Louis de Bourbon.

(Noir. Musique inquiétante.)

SCÈNE 18

LE CONTEUR 2 - Le 23 juin 1793, les soldats de Lescure entrent dans Parthenay. Pas de massacre, avait dit leur chef. Mais la tentative d'installer un comité provisoire dans la ville échoue. Alors commence le pillage. On met à sac le quartier Saint-Jacques. Les boutiques sont pillées. On récolte force nourriture et force boisson et la nuit venue, on oublie toute vigilance, au grand dam de Monsieur de Lescure !

(Scène en second plan : des vendéens trinquent et boivent)

— À la santé de monsieur de Lestiure !

— À Lestiure !

(ils trinquent)

— À la santé des gars d'Amailloux !

— À notre santé ! (*Ils trinquent, boivent, chantent :*)
Ceux d'Amailloux
sont pas si fous
pour se quitter
sans boëre un coup !
Tant qu'la barrique a f'ra pipi
Dame dame dame
Dame dame dame
Tant qu'la barrique a f'ra pipi
Dame dame dame
i rest'rons ici !

(*Sans bruits des soldats bleus s'approchent d'eux. Bagarre à terre. Un gars crie :*)

— Alerte ! alerte ! Les bleus ! Les bleus sont là !

(*Il est tué, comme les autres puis les bleus s'éclipsent.*)

(*Musique inquiétante fin*)

SCÈNE 19

LE CONTEUR 1 - L'armée de Westermann était là ! A deux heures du matin, après avoir enfoncé à coup de canon les portes de la ville, plus de 6 000 hommes avaient fondu sur les occupants. Beaucoup n'eurent pas le temps de se sauver et ce fut un grand massacre. Le lendemain, Westerman adressait aux paroisses de terribles menaces...

WESTERMANN - Il faut que les Vendéens sachent qu'il ne sera fait aucun quartier ! Toute paroisse dont les habitants se seront joints à la bande du brigand Lescure sera impitoyablement détruite !

LE CONTEUR 2 - Lescure s'était quant à lui replié in-extremis dans les bois, près d'Amailloux.

SCÈNE 20

(*Un enfant traverse l'aire de jeu en courant. Un autre vient à sa rencontre et l'interpelle.*)

LOUIS - Jacques ! Jacques ! Où est-ce que tu cours comme ça ?

JACQUES - C'est ma mère qui m'envoie porter du pain aux hommes de Monsieur de Lestiere, dans le bois des Chateliers. Mon père et mon oncle sont là-bas.

LOUIS (*complice*) - Et bien moi j'en reviens. Et je vais te donner un conseil. Prends cette cocarde blanche et quand tu auras passé Fougerit, fais-toi connaître : les hommes sont méfiants, ils craignent les espions de Fousterman.

JACQUES - Tu les as vus ? Il y a beaucoup de blessés ?

LOUIS - Non, pas trop. Tu sais, les plus atteints n'ont pas pu quitter la ville.

JACQUES - Oui, je sais. Dis-moi, Louis, tu crois que le Foustermann va venir jusqu'ici ? Ma mère dit que c'est le diable, cet homme-là...

LOUIS - Penses-tu ! Même s'il lui prenait l'envie, il se perdrait dans nos chemins creux ! À Parthenay il est peut être le maître, mais chez nous il n'aura jamais le dessus. En tout cas, c'est

ce que dit mon père !

Et puis, bientôt les hommes de La Rochejaquelein vont venir pour aider Monsieur de Lestiere.

Tiens, voilà ma cocarde. Mets-la sur ton coeur, bien en vue. Voilà. Et fais bien attention à toi !

JACQUES - Ne t'inquiètes pas ! Allez, à bientôt Louis !

LOUIS - À bientôt !

SCÈNE 21

LE CONTEUR - Le 29 juin Lescure marcha de nouveau sur Parthenay. Il y entra sans peine, Westermann ne l'y ayant pas attendu. Il prit en otage quelques familles républicaines qu'il fit conduire sous bonne escorte à Châtillon-sur-Sèvre. Ses hommes, une fois de plus, pillèrent ce qui restait à piller. Puis il quitta la ville, n'osant attendre le retour des bleus. Il se replia de nouveau sur Amailloux. La Rochejaquelein l'y rejoignit.

LE CONTEUR 1 - Le 30 juin Westermann revint à Parthenay, bien décidé cette fois à pourchasser Lescure jusqu'en pays ennemi. Il emmenait avec lui ses soldats du Nord, des cavaliers, des canonniers. Il emmenait aussi, pour gouverner les villes qu'il allait prendre, des notables de Saint-Maixent, administrateurs, juges et bons bourgeois. Lescure et La Rochejaquelein décidèrent alors de regagner le Bocage. Ceux de leurs hommes qui les avaient suivis depuis le Bressuirais les accompagnaient dans leur retraite. Restèrent les gars du pays, terrés dans les bois tout autour d'Amailloux.

SCÈNE 22

(Brève scène en lointain : jardin du prieuré ? - coups de fusil. Un homme apparaît dans la lumière, visiblement blessé. Il interpelle un petit groupe d'enfants venus avec le ravitaillement.)

UN HOMME - Les enfants ! Les enfants ! Fuyez ! Vite ! Courez au bourg, faites sonner le tocsin ! Westermann arrive ! Il faut fuir ! Vite ! *(Il s'écroule. Les enfants se sauvent.)*

SCÈNE 23

(Tocsin - Rassemblement des femmes, inquiètes. - Arrivée d'un groupe d'enfants courant.)

LES ENFANTS - Foustermann arrive ! Foustermann arrive !

(Musique. Les femmes cherchent à s'enfuir, mais déjà des soldats bleus viennent à leur rencontre. Elles tentent de s'échapper par un autre côté mais des bleus arrivent aussi par là. Des femmes sont entraînées par les bleus, sans ménagement. Entrée de Westermann à cheval.)

WESTERMANN - Brûlez-moi tout ça ! Qu'il ne reste rien !

(Les bleus allument des feux. On entend des coups de fusil et des cris. Incendie). (Fin musique)

LE CONTEUR 1 - Au soir de ce 1er juillet 1793, Westerman, parvenu au château de Clisson qu'il brûla le lendemain, écrivit une lettre qui fut lue le 6 à la Convention.

WESTERMANN - À Amailloux, j'ai tué quelques rebelles, l'un de leur chef, sept ou huit prêtres, et fait prisonnier plusieurs membres du comité royaliste.

ÉPILOGUE

SCÈNE 24

(Musique)

LE CONTEUR 2 - Louis Fradin, maire d'Amailloux, accusé par Westermann d'avoir prêté main forte aux vendéens, fut arrêté. Le tribunal le condamna à mort. Le 18 novembre sa tête tomba sous le couperet de la guillotine, place de la brèche à Niort.

LE CONTEUR 1 - Un métayer de Chiché fut condamné à mort pour avoir enlevé le drapeau tricolore accroché par les bleus au clocher d'Amailloux.

LE CONTEUR 2 - Jean Germont, métayer, Gabriel Gatard, sabotier : condamnés à mort pour avoir ravitaillé les vendéens.

LE CONTEUR 1 - Jean Voyer, régisseur du château de Tennesue, Pierre Blondeau, vicaire : condamnés à la déportation pour incitation à l'insurrection.

LE CONTEUR 2 - Pierre Dupuy, François Fradin, Jean Heraud, Pierre Reveillaud : morts dans une prison insalubre, avant même d'avoir été jugés.

LE CONTEUR 1 - En janvier 94, la colonne infernale du général Grignon investit Amailloux. Comme il ne restait plus rien à brûler dans le bourg, elle s'en prit aux villages et fermes isolées.

LE CONTEUR 2 - Du bourg d'avant la révolution ne subsista que l'église et une maison...

LE CONTEUR 1 - ...celle derrière laquelle vous vous trouvez ce soir.

SCÈNE 25

(Les enfants s'avancent en direction du public pour les derniers textes.)

LES ENFANTS -

- 1793, Amailloux...
- 1993, Sarajevo...
- La guerre, c'est affreux
- La guerre, c'est horrible
- Les gens se battent
- Tous les jours des gens meurent
- La guerre détruit les maisons
- La guerre rend les gens tristes
- La guerre rend les gens malheureux
- Les gens souffrent
- Les gens sont malades
- Les gens se tuent entre frères, entre voisins
- Il y a aussi des enfants tués
- La guerre c'est la famine
- Les épidémies
- Les gens meurent de faim
- De maladie
- Les familles sont séparées.

- Qu'est-ce que ça serait bien si la guerre n'existait pas...
— ...Ça rendrait les gens heureux.

(Fin musique). Noir. Salut.

Pendant tout ce texte arrivent des hommes, encadrés par les soldats bleus venus pour les arrêter. Les habitants se rassemblent pour les voir emmener, impassibles, puis envahissent peu à peu l'ensemble de l'aire de jeu pour le final.

FIN